

# Décryptage

## Quand les visages se révèlent paysages

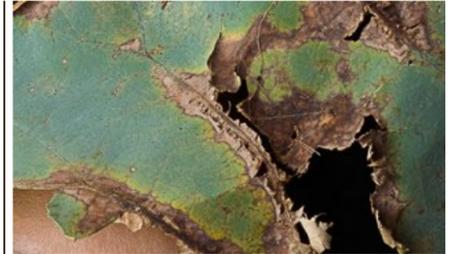
Irène Languin  
@Gazonee

La découpe de la feuille forme comme un œil que vient habiter un intense regard en amande. Comme si une étrange symbiose liait la femme au végétal auquel elle prête ses sombres pupilles: il la pare délicatement, elle lui insuffle la vie. Intitulée «Huyen, Lotus», cette photographie a été prise par Jean-Baptiste Huynh en 2015 à Hanoï. Elle est l'une des images phares de l'exposition que consacre la galerie Patrick Gutknecht à l'artiste franco-vietnamien de 53 ans, auquel le Musée Guimet, à Paris, fait aussi l'honneur d'un accrochage rétrospectif sur le thème de l'Asie.

La vingtaine d'œuvres montrée à la rue Saint-Léger, pour certaines inédites, couvre plus de vingt ans de la carrière de ce photographe autodidacte: «Une redécouverte très sensible de mon travail», précise ce dernier au téléphone. On y trouve beaucoup de portraits, essentiellement de face, en noir et blanc et de format carré, et plusieurs clichés issus de ses recherches sur les coupes et les miroirs antiques, le nu et les mains, ainsi que d'admirables tirages de sa série «Monochromes» - êtres et objets noirs sur fond noir.

Jean-Baptiste Huynh fonde sa quête esthétique sur l'épure et la limpidité des formes, qu'il sort de l'ombre par l'intermédiaire d'une unique source de lumière. «Mes images sont calmes et intemporelles, explique-t-il. Je ne cherche pas la dynamique.» Il rencontre ses modèles au fil de ses nombreux voyages. «Lorsque quelqu'un m'inspire, je vais le voir: les gens acceptent car je porte sur eux un regard bienveillant.» Il a connu Huyen en 1996 alors qu'elle avait 11 ans. Depuis, il immortalise chaque année cette jeune femme devenue amie, documentant l'évolution de ses traits comme un topographe le modelé d'un paysage. Ce portrait s'avère singulier à double titre: il est en couleurs et introduit un motif. Au moment où Huyen elle-même, enceinte de son premier enfant, vit la plus intime expérience de l'altérité.

Jean-Baptiste Huynh Jusqu'au 29 juin chez Patrick Gutknecht. [www.gutknecht-gallery.com](http://www.gutknecht-gallery.com)



«J'ai trouvé cette feuille de lotus dans un lac, raconte l'artiste. Je terminais un livre sur les végétaux et j'ai eu l'idée de faire poser Huyen avec.» Ses contours légèrement abîmés et ses belles nuances de vert offrent d'intéressants contrastes de textures et de couleurs avec la peau lisse de la jeune modèle. La plante emblématique du Vietnam, deuxième pays d'origine du photographe, est aussi un symbole sacré dans les religions orientales. À la fois fleur et fruit, elle peut également évoquer la maternité.



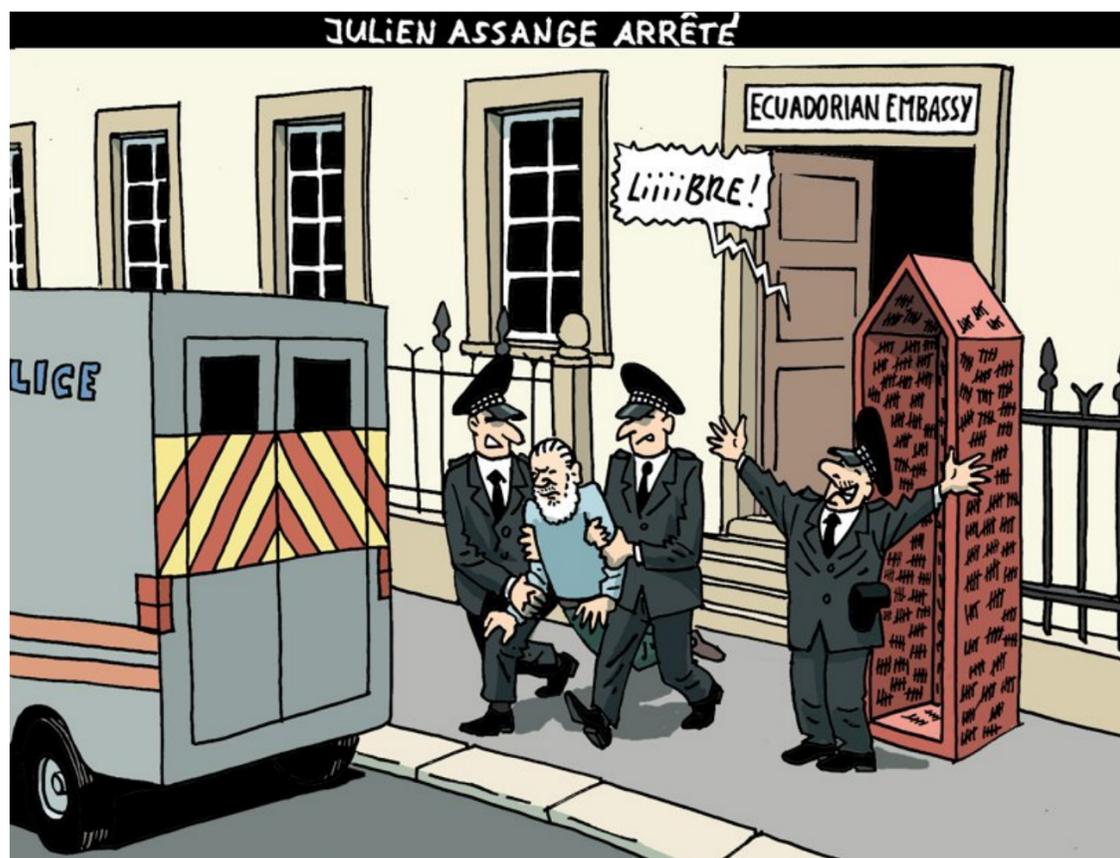
L'objectif de Jean-Baptiste Huynh saisit avec une acuité particulière le regard. L'œil du sujet attrape celui du spectateur, plaçant au centre leur humanité commune. «La mère de Huyen et moi avons fait un constat étonnant: sur cette image, elle a l'exact regard de son premier portrait.» Portait-elle déjà, à 11 ans, la sérénité de celle qui devient mère ou a-t-elle conservé, dix-neuf ans plus tard, l'innocence espiègle de l'enfance?

Deux outils essentiels accompagnent Jean-Baptiste Huynh dans ses explorations du monde. Son appareil photo argentique, «le même depuis toujours» (auquel il a désormais ajouté un dos numérique), ainsi qu'un fond noir. L'arrière-plan, toujours sombre et uni, fonctionne comme un espace infini qui renforce la complétude du sujet.



Près de 90% des œuvres du Franco-Vietnamien sont tirées sur format carré. «Je m'y sens très à l'aise, concède-t-il. Cela correspond à mon langage photographique, axé sur le centre de l'image.» Cette forme très pure évite les effets de cadre et met en exergue les courbes délicates et poétiques des corps ou des objets.

### Le dessin par Herrmann



Encre  
Bleue

### Le séparateur qui rapproche

Le séparateur de clients, suite et sans doute fin de l'épisode.

Je vous parlais hier de cette petite barre en bois ou en plastique qui se pose sur le tapis roulant des caisses de supermarché afin de créer une barrière infranchissable entre les achats des uns et des autres.

Je n'avais traité cet objet usuel que sous son aspect peu hygiénique, disant qu'il devait trimballer quantité de microbes, la faute à toutes ces mains qui le touchent tout le temps.

Or, ce séparateur n'est pas seulement un trait d'union microbien entre les clients, ai-je réalisé plus tard. C'est aussi et surtout un moyen d'entrer en communication avec la personne qui vous précède ou qui vous suit.

Car le passage à la caisse du supermarché est à peu près le seul moment des courses où l'on peut sans autre échanger quelques mots avec de parfaits inconnus.

Ce moment s'amorce bien souvent par une légère valse-hésitation. À qui revient au juste le soin de s'emparer du séparateur pour marquer son territoire? À la dame qui termine de poser ses achats sur le tapis roulant, ou à celui

qui s'apprête à le faire?

Les écoles divergent. Les gestes s'embrouillent. S'ensuivent quelques «merci», «c'est bien normal», «oh, je vous en prie» et toutes ces sortes de petits mots polis et attentionnés qui peuvent mener à de plus longs échanges, quand la caissière ou le caissier se joint à la discussion.

C'est peut-être ce que certains clients fuient, précisément, préférant le passage plus discret aux caisses automatiques. Seul devant la machine, les possibilités d'échanges sont plus que limitées. Les risques de contamination nuls, ou presque, puisqu'il faut tout de même peser sur des boutons.

Finalement, ces petits séparateurs de clients sont plutôt de nature à les rapprocher...

Julie

Retrouvez les chroniques de Julie sur [www.encrebleue.tdg.ch](http://www.encrebleue.tdg.ch) ou écrivez à [Julie@tdg.ch](mailto:Julie@tdg.ch)